

## IV La Capture

La femme s'éloignait à présent sans plus se retourner et l'enfant par-dessus son épaule ne quittait pas des yeux la créature accroupie près du panier de nourritures que sa mère avait posé sur le sol.

La créature les suivit du regard un instant, puis se pencha sur le panier, y plongea la main, en sortit une racine, une betterave qu'elle se mit à croquer avidement.

Elle ne vit ni n'entendit les trois hommes surgir des buissons qui longeaient la Guenelle et venir vers elle. Elle ne se retourna que lorsqu'ils furent à quelques pas derrière elle, se releva, prête à courir, mais il était déjà trop tard pour pouvoir regagner l'arbre d'où elle était descendue.

Ils s'approchaient lentement. Quand ils furent près d'elle, jetant des cris rauques comme ceux des paysans qui conduisaient leurs troupeaux le long des chemins, elle vit leurs visages aux traits durs, leurs yeux qui la scrutaient. Tournant la tête dans tous les sens, avec de petits mouvements brusques, elle chercha du regard une brèche entre leurs corps par où s'échapper.

L'un des hommes se jeta sur elle avec un grognement sourd, et se fit mordre le bras. Les deux autres vinrent à la rescousse. Elle se débattit, griffa bras et visages, donna des coups de pieds, leur échappa plusieurs fois pour être reprise aussitôt, jusqu'à ce que l'un des hommes s'emparât d'elle par-derrière, la plaquât contre lui, et que les deux autres la saisissent aux poignets.

Ceux qui s'étaient cachés derrière le tas de fumier, le mur du verger, sortirent, s'avancèrent et regardèrent la mince créature à la peau sombre qui n'avait pour tout vêtement que des peaux de bêtes nouées autour des hanches, qui portait pendu à sa taille un gourdin, et dont ils ne pouvaient qu'entrevoir le visage, les yeux terrorisés à travers une longue tignasse noire. "Une nègre ! C'est une nègre !" s'exclama quelqu'un.

L'homme qui la maintenait contre lui la lâcha et ils virent son buste nu, ses jeunes seins. Elle tordit ses bras pour se libérer, tenta de mordre les mains qui emprisonnaient ses poignets. L'homme griffé au visage jura, pesta que la diablesse était forte comme une bête. Le berger du château dit qu'il fallait la conduire au maître. Les deux hommes qui la tenaient aux poignets voulurent l'entraîner avec eux. Elle résista, s'arc-bouta, plia les genoux. Ils tirèrent encore, elle lutta, le corps projeté en arrière, crispa ses pieds dans la terre, puis elle bascula en avant.

Ils la traînèrent au milieu des chiens qui aboyaient, puis au bout de quelques mètres, s'arrêtèrent et lâchèrent ses poignets. L'un des hommes la saisit à bras-le-corps, la releva, la garda prisonnière contre lui et réclama une corde pour l'attacher.

Le berger dit que c'en était assez de la bête, elle n'était pas bien lourde, on n'avait qu'à la porter comme un ballot. Elle fut ligotée, bras collés au corps, empoignée par la taille, soulevée ;

elle lança de violents coups de pieds ; on attachâ ses chevilles. L'un la tenant par la taille, l'autre par les pieds, deux hommes la soulevèrent et prirent la direction du château, entravés dans leur marche par les soubresauts de la créature qui tentait de se libérer, par les chiens qui couraient autour d'eux en aboyant...

Mais peut-être les choses ne se passèrent-elles pas exactement comme je l'écris, plutôt ainsi :

Ils la traînèrent sur quelques mètres au milieu des chiens qui aboyaient, s'arrêtèrent et lâchèrent ses poignets. Elle resta sans bouger un instant à plat ventre sur le sol. Puis prenant appui sur ses bras, elle souleva lentement son buste, marqua un temps d'arrêt et d'un bond, à la surprise de tous, elle fut sur ses pieds. "Se sauve !" cria quelqu'un. L'homme dont la joue saignait la rattrapa. Elle lutta pour se dégager, ils tombèrent. L'homme renversa la fille sur le dos, et la maintenant fermement aux poignets, la plaqua sur le sol. "La bête, la diablesse...", disait-il. Elle, haletante, gémissante, les yeux agrandis par la peur, faisait rouler sa tête sur le sol comme pour ne pas voir au-dessus d'elle le visage de l'homme. Le berger maugréa : on n'avait qu'à attacher ses poignets et la mener en laisse. Un garçon revint avec une corde.

Quand elle vit les deux hommes au-dessus d'elle, l'un appuyant de toutes ses forces sur ses épaules, l'autre emprisonnant ses poignets, elle suffoqua, les yeux pleins d'effroi.

Ils se relevèrent. Elle s'assit les jambes repliées sur le côté, regarda ses mains liées puis, avait-elle revu la renarde dont les cris aigus, étranglés, l'avait attirée et qui rongea sa patte sanguinolente pour l'arracher aux dents de fer d'un piège, elle se mit à cisailer la corde avec ses dents. Le berger tira sur la

corde en jetant un mot bref de la même voix rude avec laquelle il appelait son chien. Elle leva la tête. Son regard remonta le long de la corde jusqu'à la main du berger qui la tenait, et renversant son visage en arrière, elle poussa un long cri de bête prise au piège, puis se tut. Tous la regardaient, silencieux, immobiles. Le berger tira encore, deux coups brefs et forts. Elle se leva et se laissa emmener.

Ils prirent tous la direction du château, le berger et sa captive, les hommes retenant les chiens qui aboyaient en tous sens, les enfants criant et riant mais n'osant s'approcher de trop près, les femmes avides de savoir la suite.

Ils passèrent le pont qui enjambait le fossé du château, franchirent l'entrée de la cour à l'instant où déjà prévenus, le vicomte d'Épinoy et sa jeune épouse descendaient en toute hâte le perron de leur demeure.

Le berger emmena la captive jusqu'au pied de l'escalier, ceux qui leur avaient fait cortège firent demi-cercle autour d'eux. Le seigneur de Songy s'approcha de la fille.

Elle se tenait immobile devant lui, les mains liées, mais sa tête était sans cesse agitée de petites secousses. Il l'examina en silence. Une créature basanée dont la chevelure noire, hirsute, retombait en mèches sur le front et les yeux. Il vit les lambeaux parsemés de maigres touffes de poils et de croûtes qui couvraient ses hanches étroites, ses ongles longs et épais, de la même corne ocre striée de brun que celle des animaux, ses pouces extraordinairement gros ; il vit sa poitrine se soulever et se creuser, entendit sa respiration précipitée, courte ; il vit les cicatrices sur ses bras et son buste.

Il avança la main vers le visage de la fille, qui se déroba avec un cri sourd. Le berger la saisit par les épaules. Le vicomte écarta les mèches de cheveux qui cachaient à demi les yeux de la captive, mais ne put croiser son regard dont les pupilles noires roulaient de gauche et de droite dans un mouvement rapide, incontrôlé, et avec une expression de terreur telle qu'il retira sa main. Quel âge pouvait-elle avoir ? C'était difficile à dire... Un corps mince, vigoureux, étonnamment musclé, à peine formé... celui d'une fille pubère ou sur le point de l'être... Mais l'expression de son visage brouillait tout repère... Il y avait dans son regard... une vivacité... un effroi... l'effroi d'un enfant... ou d'une bête sauvage, on ne pouvait trancher... D'où venait-elle avec sa peau si sombre ? Depuis combien de temps vivait-elle ainsi, hors du monde des humains ? Quelle langue parlait-elle ? Si seulement elle parlait...

Le vicomte demanda à son berger de détacher la fille. L'homme objecta qu'elle se sauverait, sa main au feu, qu'elle se sauverait ! Il n'avait jamais vu fille courir si vite. "Quel est ton nom ?" demanda le vicomte. La fille détourna la tête. Il haussa un peu la voix, "Ton nom ?" Elle ne parut pas comprendre davantage. L'avait-on entendue parler ? Prononcer un mot ? interrogea le vicomte. Le berger secoua la tête. Des cris, c'était tout ce qui sortait de sa bouche. Le vicomte dit que ce n'était qu'une fille, presque une enfant, une créature terrorisée, sans doute rendue sauvage par un long séjour loin des hommes ; il n'était pas nécessaire de lui attacher les mains ; lui enlever le bâton qui devait lui servir d'arme était suffisant. L'homme protesta qu'elle griffait. Peut-être en effet, fallait-il les lui attacher, du moins le temps qu'elle comprît qu'on ne lui voulait aucun mal, admit le seigneur.

Il considéra à nouveau la fille d'un air préoccupé et dit au berger qu'il verrait demain ce qu'il ferait d'elle, en attendant, il fallait lui donner à manger et l'enfermer durant la nuit pour l'empêcher de s'échapper. De la main, il fit signe au berger d'aller, puis accompagné de son épouse, il gravit l'escalier du perron et entra dans sa demeure.

Le berger tira sur la corde, la fille résista un peu, le berger tira plus fort, la menaça du geste et de la voix et elle se laissa emmener. Ils se dirigèrent vers la bergerie, de l'autre côté de la cour, suivis par ceux qui avaient assisté à la capture et par le menu peuple attaché au château : enfants, femmes de chambre, filles de cuisine, lingères, journaliers rentrés des champs, tous accourus pour voir celle que la rumeur appelait la "nègre".

Le soir tombait. Arrivé devant la porte de la bergerie, le berger hésita, puis il ouvrit la porte, entra avec la fille et referma la porte derrière lui pour ne pas laisser entrer les curieux. Il y eut un mouvement de bêtes, des bêlements. Il entraîna la fille dans un coin jonché de paille et encombré d'outils, l'attacha par la cheville à un anneau scellé dans le mur, près d'une petite lucarne qui donnait sur la cour.

Il sortit, chassa ceux qui attendaient encore devant la porte, et longeant le mur, il gagna son logis, une unique pièce, basse de plafond, attenante à la bergerie.

Sa femme, qui allait bientôt accoucher, était assise à côté de la table en train d'éplucher des légumes. Il hocha la tête et dit que la fille était bien la créature qu'il avait vue dans les vignes. On ne l'avait cru, mais maintenant on voyait... Il réclama du pain pour la fille, le maître l'avait demandé. Il retourna dans la bergerie et s'approcha d'elle. Il posa par terre le morceau de

pain pour lui délier les mains; elle se recula vers le mur en roulant des yeux terrorisés. “Là... Là... N’aie point peur !” marmonna-t-il plusieurs fois. Il la saisit aux poignets et dénoua la corde. Puis gagna la porte, la referma, et la clenche s’abassa lourdement en grinçant.

Retourné chez lui, il continua de songer à sa nouvelle pensionnaire. Qu’avait-on à retenir une créature qui ne savait que crier, griffer et gémir? Il aurait mieux valu la laisser avec les bêtes qui lui ressemblaient, disait-il à sa femme debout près du foyer. N’y avait-il pas déjà assez d’enfants à élever et à nourrir, assez d’humains et de bêtes à soigner? Et tous ces petits portés en terre à peine lâché le sein de leur mère, avant même d’avoir parlé... Celle-là s’était bien débrouillée pour manger et dormir dans les bois sans que personne s’occupât d’elle... Caprice de seigneur de s’intéresser à une “nègre”! Mais pas au point de la garder chez lui, dans son salon... D’où elle venait? Quelle langue elle parlait? C’était bien là des questions de riches...

Ceux qui habitaient le château, les communs autour de la cour, se souviendraient longtemps de cette nuit-là, de ces cris qu’elle arrachait de sa gorge, cris rauques, pareils à ceux des bêtes qu’ils avaient entendu souffrir autour d’eux dans leur chaumière et dans les bois avec les mêmes cris, les mêmes râles qu’eux et dont ils ne savaient trop s’ils les épouvantaient ou leur serraient le cœur au plus profond. Puis elle se tut, on entendit au loin le chant monotone des grenouilles dans les marais et sur les bords de la Guenelle, la cloche de l’église égrenant les quarts d’heure, et le sommeil gagna chaumières et château.